Document généré le 16 avr. 2024 12:18

Revue d'histoire de l'Amérique française

GIRARD, Camil, *Un pays fragile : le* Times *de Londres et l'image du Canada (1908-1922)* (Chicoutimi, Éditions JCL, 1994), 319 p.

Jean de Bonville

Volume 48, numéro 4, printemps 1995

URI : https://id.erudit.org/iderudit/305373ar
DOI : https://doi.org/10.7202/305373ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)
1492-1383 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

de Bonville, J. (1995). Compte rendu de [GIRARD, Camil, *Un pays fragile : le* Times *de Londres et l'image du Canada (1908-1922)* (Chicoutimi, Éditions JCL, 1994), 319 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, *48*(4), 559–561. https://doi.org/10.7202/305373ar

Tous droits réservés © Institut d'histoire de l'Amérique française, 1995

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

GIRARD, Camil, *Un pays fragile: le* Times *de Londres et l'image du Canada (1908-1922)* (Chicoutimi, Éditions JCL, 1994), 319 p.

Alfred Charles William Hamsworth, dit Lord Northcliffe, avait fondé le *Daily Mail* en 1896 et révolutionné le monde de la presse populaire en lançant, en 1903, le premier tabloïd illustré au monde, le *Daily Mirror*. En 1908, il met la main sur le *Times*, alors en difficultés financières, et en demeure un actionnaire important jusqu'à sa mort en 1922. Durant ces trois lustres, le monde traverse de profonds bouleversements auxquels n'échappent ni la Grande Bretagne ni les pays qui forment son glorieux empire. Parmi ceux-ci, le Canada occupe une position privilégiée. Ce n'est assurément pas le plus populeux, mais sa prospérité, en ce début de siècle, laisse présager un avenir prometteur. Aussi n'est-il pas étonnant que, de toutes les colonies ou dominions britanniques, c'est au Canada que le *Times* accorde le plus d'espace dans ses colonnes. Une partie des articles touchant ce pays sont de la plume de correspondants canadiens dont le principal est John Willison, puisqu'il succède àFred Cook en 1910 et occupe ce poste jusqu'en 1927.

Willison a collaboré à plusieurs journaux avant de devenir propriétaire du *News* de Toronto en 1902. Au milieu de la cinquantaine, c'est donc, en

1910, un journaliste expérimenté. Longtemps libéral, il s'éloigne progressivement du parti de Laurier et rompt définitivement avec ce dernier vers 1906, alors que des hommes d'affaires conservateurs renflouent la caisse de son journal. Il demeurera par la suite fidèle au crédo conservateur et se fera un ardent défenseur du protectionnisme et de l'Empire britannique. C'est de ses opinions dont il est surtout question dans cet ouvrage, dont la table des matières dévoile le plan très simple. Trois chapitres correspondent aux épisodes du drame qui, à l'époque, draine toute l'attention; ils traitent successivement de l'avant, pendant et après-guerre. À l'intérieur de chacun de ces chapitres, l'auteur présente, sous trois rubriques principales (politique, économie et société), la situation du pays telle que peuvent l'appréhender les lecteurs du *Times*. Le premier chapitre est un survol plus que rapide des conditions économiques, sociales et politiques du Canada au début du siècle.

D'entrée de jeu, l'auteur laisse entendre qu'il se livre, dans cette étude, à une analyse de contenu du quotidien londonien. Il y est question d'échantillon systématiquement constitué, dont l'étude servira à faire «mieux connaître les fonctions de la presse». Ultimement, l'auteur ambitionne rien de moins que de «découvrir l'idéologie au point de jonction de l'individuel et du collectif, de la longue durée et du quotidien, de l'inconscient et de l'intentionnel» (p. 21). Mettons les choses au clair: tout cela n'est que rhétorique. D'analyse de contenu, il n'y en a que dans l'intention de l'auteur qui s'est plutôt contenté de paraphraser des textes du *Times*. Tous les attributs d'une analyse de contenu sont absents de la démarche de l'auteur, laquelle n'est ni systématique ni statistique et porte indifféremment sur le contenu du journal ou sur les opinions personnelles de Willison, telles que les révèle sa correspondance.

Il s'agit évidemment là d'un détail, et il n'est pas question de chercher noise à un historien parce qu'il abuse du syntagme «analyse de contenu». Toutefois, même la simple lecture que l'auteur fait du *Times* demeure d'une banalité navrante. Il se contente de mettre àplat sa documentation et de commenter sommairement les principaux articles. Les nombreuses citations contribuent à miner l'intérêt de l'ouvrage, car elles sont très souvent redondantes en regard des commentaires de l'auteur (voir par exemple la page 138).

L'auteur lui-même ne semble pas savoir précisément quel est l'objet de sa recherche. Il retient la propriété du journal comme critère de périodisation, mais se désintéresse presque totalement de Northcliffe au profit de Willison: pourquoi, alors, ne pas avoir étudié la période pendant laquelle celui-ci représente le *Times* au Canada? D'autre part, le propos de l'auteur demeure confus: s'agit-il de décrire la situation du Canada ou d'analyser ce que publie le *Times* sur le sujet durant cette quinzaine d'années? À preuve, ce passage où l'auteur s'excuse de ne pas s'étendre davantage sur la situation économique du Canada durant la guerre: «Il faut reconnaître que le *Times* consacre peu de place aux questions économiques durant la guerre. Dans une étude telle que la nôtre, cela rend très difficile l'analyse de l'évolution de l'économie canadienne au cours du conflit armé.» (p. 186) Voilà, en réalité, ce que contient cet ouvrage: une tentative de relater l'évolution sociopolitique du

Canada à partir des pages d'un quotidien londonien et des archives d'un de ses correspondants canadiens. Dès lors il ne faut pas s'étonner du résultat: l'ouvrage n'apporte rien à la compréhension du rôle politique de la presse et se limite à ressasser des lieux communs historiographiques concernant la situation du pays.

S'il n'y avait que la redondance du propos. Il y a encore la naïveté pour ne pas dire le simplisme du style. La construction des phrases, en général très courtes et mal articulées, rend la lecture saccadée. Le vocabulaire est souvent imprécis ou impropre, voire fautif («Le tout n'ira pas sans problèmes», p. 121. «La fin de la guerre évite le pire», p. 122!). Lorsque la phrase s'allonge, les référents se multiplient, et le lecteur risque de s'y perdre («Le journaliste torontois estime que les libéraux du Québec sont toujours en désaccord avec leurs collègues des autres provinces quand ils favorisent...», p. 218). Ailleurs, des tautologies lui engourdissent l'esprit («... nous traiterons brièvement des limites imposées à la presse en temps de guerre. La censure devient un mal nécessaire durant le conflit. Elle limite forcément la liberté d'opinion. Il faut en tenir compte.» (p. 122) Et, pour compléter, les inévitables anglicismes: des actuels (la convention «initiée» par Lord Northcliffe, p. 58), des classiques («alternative», p. 204), et même des archaïques («le schème confédératif», p. 55).

Cet ouvrage est la réédition, revue et corrigée, de *Question d'Empire*, paru en 1988. L'auteur pense que la traduction d'un grand nombre de citations «pourra attirer davantage l'attention des lecteurs francophones». Au contraire, la qualité douteuse de la traduction obscurcit souvent le sens des citations; mais il s'agit d'une vétille à côté des autres défauts d'un texte qui aura été publié deux fois de trop.

Département d'information et de communication
Université Laval JEAN DE BONVILLE